BULLETIN

INSTITUT FRIBOURGEOIS D'HÉRALDIQUE ET DE GÉNÉALOGIE

N° 43 – DECEMBRE 2010

BULLETIN DE L'INSTITUT FRIBOURGEOIS D'HERALDIQUE ET DE GENEALOGIE

Rédaction et édition:
Institut fribourgeois d'héraldique et de généalogie
case postale 114
CH-1705 Fribourg

Abonnement:
Le bulletin est envoyé gratuitement à tous les membres de l'Institut, cotisation annuelle CHF 40.- par membre individuel, CHF 50.- par couple.
Des numéros isolés peuvent être commandés pour le prix de CHF 10.-.

Comité:

Président:	Pierre Zwick
Vice-présidente:	Geneviève de Boccard
Trésorière:	Danielle Cottier
Relations extérieures:	Marie-Thérèse Torche
Bibliothécaire, archiviste	Jean-Claude Morisod
Webmaster	Eliane Dévaud-Sciboz

Adresse électronique:
info@ifhg.ch

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs.
© La reproduction intégrale ou partielle est soumise à l'autorisation de la rédaction.

SOMMAIRE

N° 43, décembre 2010

- ***avant-propos***

  GENEALOGIE ET MIGRATIONS **3**

- ***histoire des familles***

  LA FAMILLE ECKES – EGGIS – d'EGGIS seconde partie, Etienne 1830-1867) et Adolphe-Prosper (1855-1941) **5**

- ***bibliothèque***

  Bulletin de l'Association valaisanne d'études généalogiques, numéro spécial 2009 **38**

  Archives héraldiques suisses 2010 - II

- ***la vie de l'Institut***

  PROCES-VERBAL de l'assemblée générale ordinaire du 24 mars 2010 **39**

Frontispice: Armoiries de Wilhelm von Eckes, principauté du Palatinat, 1608

avant-propos

Généalogie et migrations

Ce numéro est presque entièrement consacré à Etienne Eggis, l'écrivain romantique et à son demi-frère Adolphe d'Eggis, le banquier, inventeur et mélomane à ses heures. En découvrant cette famille, mon attention fut attirée par les similitudes et les différences entre le siècle des débuts de l'industrialisation et l'époque actuelle des courants migratoires en tous sens. Le milieu du XIX^{e} siècle a vu affluer en Suisse de nombreuses familles originaires d'Alsace et du grand duché de Bade. Après les Hartmann, mais à la même époque que les Daler, les Lapp, les Rody, les Schmitt et d'autres, un Eckes prénommé Philippe, arrive à Fribourg dans la perspective de s'y établir.

Comme dans d'autres cas, son mariage avec une femme de l'endroit va lui permettre de s'intégrer plus facilement. De cordonnier, il effectue une transition vers la musique militaire. Son fils Augustin passera dans l'histoire pour être le musicien officiel *nommé par l'Avoyer et le Conseil de la guerre de la Ville et République de Fribourg*, des autorités qui avaient le sens de la grandeur. Son petit-fils ambitionne de devenir écrivain et avec un monstre culot, mais sans argent, monte à Paris, selon l'expression consacrée, alors qu'il y descend topographiquement parlant. La misère le pousse ensuite vers l'Allemagne, à Munich puis à Berlin, régions dans lesquelles son bilinguisme lui permet de trouver des emplois de survie. Un autre petit-fils, demi-frère d'Etienne, prénommé Adolphe reste à Fribourg pour y mener une carrière époustouflante dans les domaines de la finance et de la culture tout en cultivant à titre de hobby, le goût de l'invention de toutes sortes d'appareils destinés à faciliter la vie quotidienne.

Le récit des parcours de vie de ces quatre personnages, écrit par un de leurs descendants en ligne directe est davantage qu'une étude historique, c'est un témoignage privé vivant et singulièrement attachant.

Notre institut a notamment pour but, de favoriser la circulation des informations entre ses membres. Les activités prochaines seront davantage orientées dans ce sens. Les publications paraîtront à une cadence plus soutenue. Il est envisagé de lancer une nouvelle collection destinée à diffuser les résultats des recherches familiales. Et bien sûr, le projet d'une plateforme d'échanges via Internet, propre à la société est une des priorités du comité.

Je compte sur la participation de toutes et de tous pour que ces idées ne demeurent pas au stade des intentions et je vous souhaite une heureuse année 2011, fructueuse en découvertes généalogiques.

PZ

LA FAMILLE ECKES – EGGIS – d'EGGIS

Jean-Jacques d'Eggis

Suite de l'article paru dans le Bulletin n° 42.

Etienne Eggis, écrivain (1830-1867)

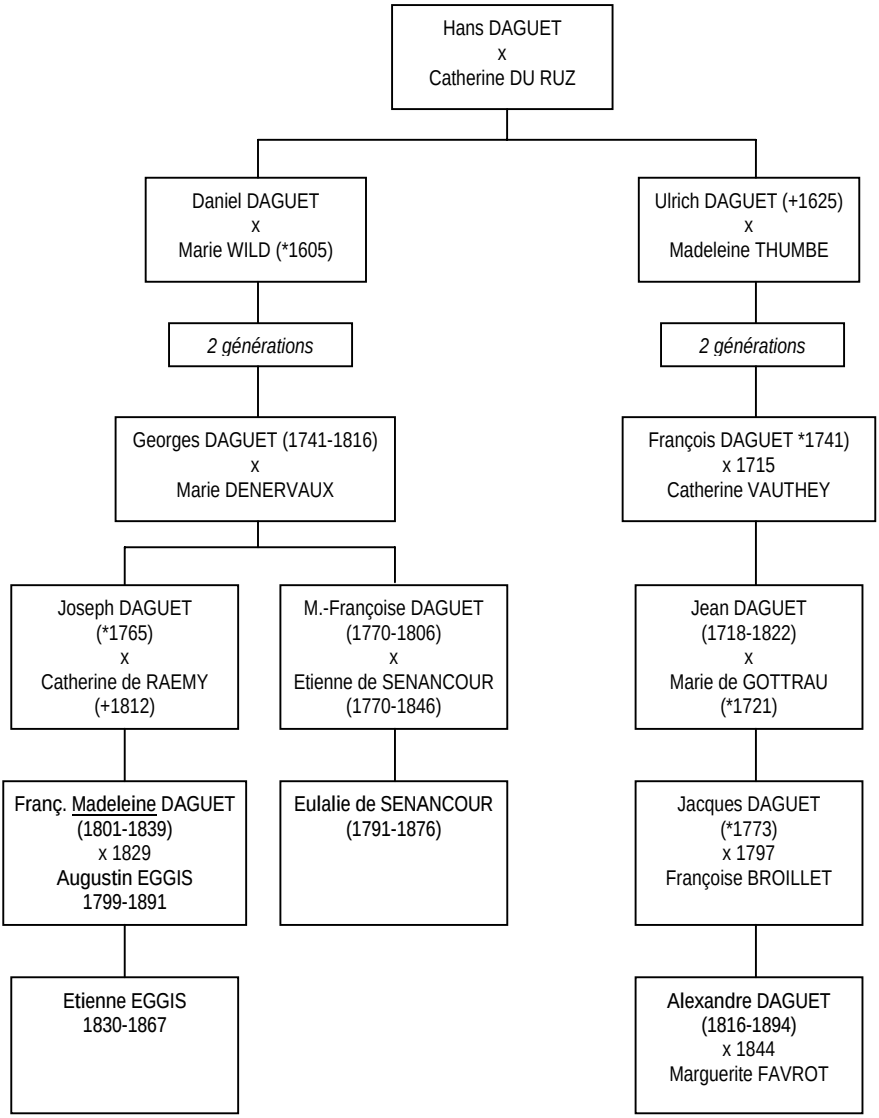
Etienne Eggis est né à Fribourg le 23 octobre 1830. Il est le fils d'Augustin et de Madeleine Daguet.

Dans les registres de baptême de Saint-Nicolas il y est d'abord inscrit sous le nom de Catherine, il porte le prénom de sa marraine Catherine Daguet. Ensuite une surcharge le fait garçon et le nomme Etienne (du prénom de son parrain, Etienne Lachat, pharmacien). Y a-t-il eu doute sur son sexe, à la naissance, le mystère reste entier ? Un spécialiste consulté m'a indiqué que cela pouvait être le cas chez certains petits garçons, sans conséquence pour l'avenir. Par-ci par-là on trouve des allusions à son allure féminine, ainsi Maxime Du Camp écrit dans ses Mémoires: *Sans sa haute taille et quelque moustache, on l'eût pris pour une femme. Son teint rosé, ses longs cheveux châtains, ses yeux admirables l'eussent fait beau, si des dents douteuses n'avaient enlaidi son sourire*.

Ensuite on ne sait que deux choses concernant son enfance : il a été à l'école primaire, il a eu chaque jour un cours de musique donné par son père.

Il entre au Collège, par dérogation, en 1842. Les R.P. n'acceptaient qu'exceptionnellement les étudiants fribourgeois. Il y eut comme condisciples Auguste Majeux qui devint son fidèle ami, Sciobéret et Pierre Grauser. Deux fribourgeois qui ont laissé des traces dans l'histoire littéraire fribourgeoise ou, pour être juste, dans l'histoire littéraire de la Gruyère. Comme ses autres camarades fribourgeois Etienne obtenait des places d'honneur au Collège. Il y fréquentait aussi une certaine élite française.

Relations familiales EGGIS - DAGUET – de SENANCOUR



Source. Nicolas von der Weid, http://gw4.geneanet.org/index.php3?b=nvonderweid

La première allusion publique date de sa treizième année, elle concerne ses talents musicaux ! Le Confédéré du 31 mars 1843 nous apprend qu'il a accompagné son père au quatrième concert de la Société de musique. *La Cavatine de Niobé, exécutée par M. Eggis et accompagné par son fils, âgé de douze ans seulement, a été fort applaudie. On aime toujours le jeu du père et on a admiré l'aplomb du fils, qui a paru pour la première fois en public*.

Dès 1846 Augustin se préoccupe de l'avenir de son fils: il le veut musicien, mais il a des doutes et s'en ouvre à Eulalie de Senancour: *Etienne étudie assidûment, il tortille des vers assez bien, c'est à dire qu'il a envie de devenir poète, encore vaut-il mieux ainsi que les vers le tortillent ?* Il est vrai qu'Etienne est bon élève, il s'intéresse à la mythologie, apprend le latin au point de le parler, et connaît aussi parfaitement l'allemand et le français.

Dans une réponse Eulalie lui dit : *Je vous disais que j'avais, selon votre désir, sondé les dispositions d'Etienne sur l'état que vous voudriez lui voir embrasser, je lui en ai fait valoir les avantages. Il n'en est pas séduit et s'est formellement prononcé à cet égard, je vois qu'il n'y faut pas songer. Il serait plutôt un bon professeur de littérature, il a le goût des livres, il les lit avec fruit, il a même le sentiment de la poésie*.

En 1847, Augustin reprend contact avec Eulalie : *Je vous dirai qu'Etienne depuis la suppression des Jésuites, les études suspendues, il est par conséquent un peu désœuvré, il m'a l'air d'écrire et de s'occuper, mais je crois que cette occupation à laquelle il s'adonne est fort insignifiante, car je crois qu'il n'y a rien de sérieux dans tout cela, sa vue ne lui permet pas de trop s'appliquer à l'étude des lettres, mais comme je veux qu'il se voue exclusivement à la musique je vous prierais de bien vouloir dans votre prochaine lettre lui donner une petite admonestation, persuadé que de votre part ça fera un meilleur effet, vous me rendriez par là un grand service il prendra à cœur ce que vous voudrez bien lui dire*. Augustin semble un peu dépassé par son adolescent de fils !

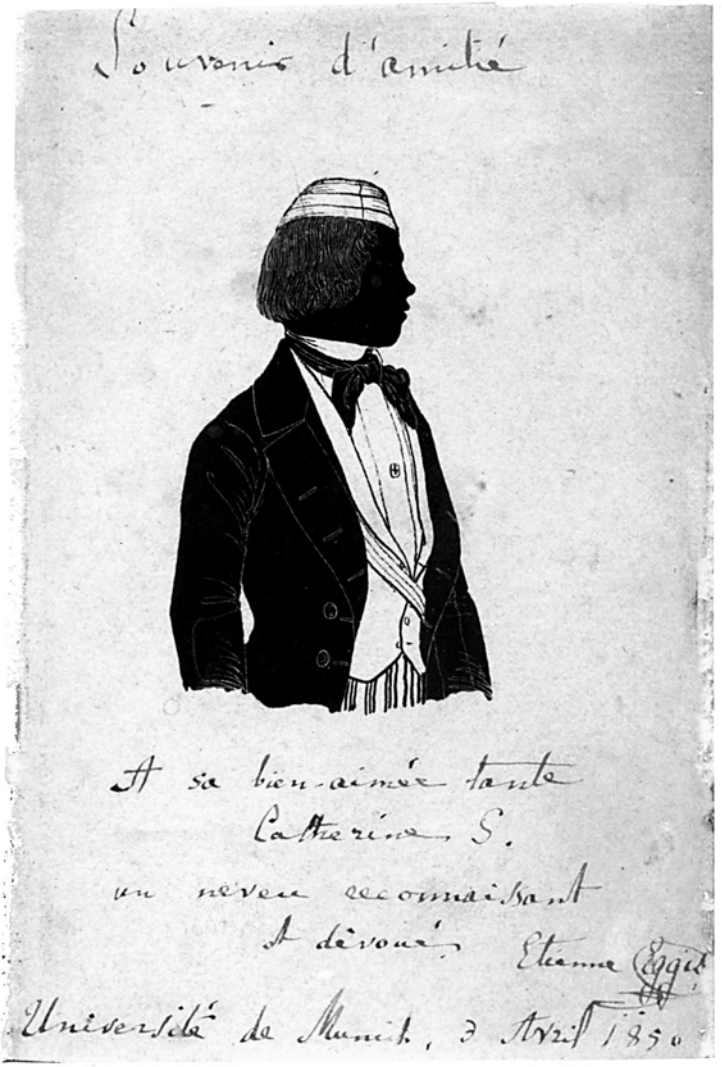
Eulalie écrira une longue lettre à Etienne à la suite de cet appel d'Augustin. Elle, ira, bien sûr dans le sens demandé et déconseillera la carrière littéraire à Etienne. Cela ne l'empêche pas de rappeler à Augustin qu'elle a *sondé Etienne, il a des dispositions pour la littérature, je le recommande à M. Alexandre Daguet* (professeur et historien).

Les événements politiques fribourgeois, les difficultés de dialogue avec son fils poussent Augustin à chercher une autre voie. C'est, sans aucun doute par l'intermédiaire du comte Szymanowski qu'il va trouver une solution, qu'il pense provisoire, au désœuvrement de son fils. Etienne est engagé comme précepteur dans une riche famille allemande, la famille de Drechsel, apparentée au Prince de Bavière. Il vit désormais au château de Tegernsee, près de Munich où il a pour élèves Cari et Max de Drechsel, les deux fils de Maximiliane. A son ami Majeux, il confiera : *Mais la comtesse chez laquelle je suis n'est du tout pas entichée de l'aristocratie allemande. Elle est très raisonnable. Belle, avec un cœur de poète, et les illusions qui sont l'état normal de ces pauvres êtres qu'on appelle poètes, elle ne serait peut-être pas si éloignée de l'idée d'une république, mais nièce du roi de Bavière, elle est intéressée à l'état actuel*.

Eulalie écrira de son coté à Augustin une lettre pleine de doute et d'espoir: *Voilà donc notre pauvre Etienne éloigné de sa famille. Comment s'en trouvera-t-il, si jeune et n'ayant aucune habitude du monde n'ayant jamais vécu parmi des étrangers? L'épreuve est difficile. Il m'a écrit une lettre charmante pleine de cœur et de sensibilité. Elle prouve qu'il sent bien ce que vous avez fait pour lui, et en outre, il l'exprime avec beaucoup de convenance. Il déclare qu'il a de l'ambition, c'est le moyen d'arriver à quelque chose pourvu qu'il ait la persévérance et la force nécessaires. Ses intentions du reste sont excellentes et je m'attache à les encourager, je crois que c'est à propos d'après son caractère. Il est susceptible, ce n'est pas mauvais signe. Il faut ménager cette susceptibilité pour en tirer un bon parti. Certes il ne manque pas du côté du cœur et même de l'intelligence, c'est beaucoup. Veuillez me donner quelques détails sur sa position, si elle se maintient, s'il s'y accommode.*

Pendant ce temps il ne cesse de correspondre avec ses amis fribourgeois et fait à Majeux de grandes déclarations politiques: *C'est un spectacle assez curieux pour moi, libre républicain de la Suisse régénérée, que toutes ces princesses et ces adulations sans fin de tous ces valets*", Il lui dit aussi qu'il s'est remis à la musique.

En mars 1849, il annonce à Majeux qu'il va quitter sa place, mais *la comtesse tient à moi, à cause des leçons de musique que je puis donner à mes élèves*.



Il sera rester presque un an au Tegernsee. Il est attiré par la grande ville, Munich, où il espère mener la vie d'étudiant, ce qui ne doit pas nécessairement être interprété comme une envie d'étudier !

Il reçoit les encouragements de son petit cousin Alexandre Daguet qui lui écrit la lettre suivante le 31 mai 1849 :

Cher ami, à la hâte un mot en réponse à vos questions par l'occasion de M. votre père avec lequel je suis d'accord.

1. *Soyez fier, mais non avec exagération. Des hommes distingués comme Folly avocat, Bupard ont eu des subsides.*
2. *Cela n'engage en rien votre liberté de pensée. C'est le pays, non tel gouvernement qui vous accorde ce subside.*
3. *Vous n'êtes point tenu d'accepter, si l'on vous parlait des conditions que vous ne puissiez pas souscrire*
4. *Demandez 400 francs pour un an en indiquant les études que vous allez faire et en disant votre désir d'être, un jour, utile au pays.*

N'oubliez pas de me tenir au courant de vos études et de la vie intellectuelle de Munich. Tous les détails m'intéressent.

Dite-moi aussi un peu votre vie. Ayant tout connu, vous pouvez tout me dire. Je serai toujours votre ami dévoué tant que vous resterez bon Suisse, homme de cœur et de dévouement aux choses belles, bonnes, vraies et justes.

Votre ami Daguet
31 mai 1849

N'ayant que quelques minutes, je ne puis me faire entendre de vous qu'à demi, à une autre fois, du plus clair.
Avez-vous des nouvelles de Paris ?

Etienne suivra les recommandations de son cousin et obtiendra en partie la bourse espérée, mais son inconstance lassera vite et son cousin et les autorités fribourgeoises.

Durant sa vie d'étudiant, comme il aime à l'appeler, il aura une liaison avec une jeune munichoise du nom de Thérèse Reitmayer, mais nous y reviendrons.

Il publie aussi dans LE COURRIER DE MUNICH[1] plusieurs de ses premiers poèmes. Il doit rentrer quelques temps à Fribourg, mais les archives familiales sont muettes quant à ce séjour. On peut simplement constater que plusieurs des poésies qui seront recueillies dans le recueil *En causant avec la lune*, sont composées pendant cette période. Ce sont surtout des textes à caractère quasi familial et à faire pleurer dans les chaumières. *Un souvenir d'enfance*, *A mes*

deux frères jumeaux[2], *La chambre de ma mère*[3], des textes qui ne résistent malheureusement pas à une confrontation avec la réalité.

Il compose aussi, peu avant son départ pour Paris une épopée destinée à Alexandre Daguet: *Nuit des Alpes*[4].

Avec un culot monstre, il envoie un long poème à Victor Hugo, dont la célébrité est grande bien au delà de la France... et celui-ci lui répond par un message très court: *Je suis, Monsieur, absolument étranger à la presse, et c'est un regret pour moi en ce moment, car je serais heureux de mettre sous les yeux du public et d'envoyer, pour ainsi dire, au succès et à la renommée les beaux et nobles vers que vous me faites lire. Je vous remercie d'avoir bien voulu attacher mon nom à ces inspirations d'un esprit élevé et je suis heureux de vous offrir l'expression de mes plus vives sympathies.*

Victor Hugo.

Il y a là de quoi faire tourner la tête d'un débutant de 19 ans. On en parle même dans le journal. Un compte-rendu de la Société d'étude de Fribourg, publié par LE CONFEDERE en 1849[5] nous dit qu'un étudiant, E.E., y a fait une communication concernant une lettre à V. Hugo.

Il semble qu'il soit retourné quelques temps à Munich, si l'on en croit une lettre d'Eulalie de Senancour datée d'avril 1850 et qui se termine par cette recommandation: *Ton séjour en Bavière te donne la facilité d'apprendre le bon allemand. C'est une acquisition essentielle pour toi. Celui que l'on parle en Suisse est très défectueux. Donne-moi toujours ton adresse très lisible parce que je ne suis pas familiarisée avec l'allemand*.

Il fait à nouveau un court séjour à Fribourg. Mais c'est à Paris qu'il veut aller:

Mais malgré tout, parfois une vague souffrance
Assombrissait mon cœur et voilait ma gaieté;
Une secrète voix m'appelait vers la France
Et me parlait de gloire et de célébrité

En 1850, c'est le grand saut : il quitte Fribourg pour Paris il s'en va à pieds, le sac au dos vers fin juin 1850.

Seul Alexandre Daguet est averti de son départ par cette lettre citée par Godet, dont je vous cite le début: *Quand vous recevrez cette lettre, je serai bien loin de vous ; je serai sur la grande route qui*

mène à Paris. Pardonnez-moi d'être parti sans vous dire adieu. J'ai quitté Fribourg sans avertir personne, pas même mon père. La vie de notre ville m'est impossible. J'ai là, au cœur, une activité horrible qui me dévore et, faute d'épanchement, rend mes jours tristes et mes nuits sans repos. Je ne puis pas m'astreindre, moi, aux occupations mesquines de l'existence qu'on mène à Fribourg : tourner comme un cheval de ferme la roue de cette vie monotone et stupide...

Mon père s'est refusé absolument à me laisser partir ; je l'ai prié, supplié, conjuré de me laisser aller tenter la fortune dans les pays lointains ; que je saurais bien, seul, me faire un nom et une fortune. Il m'a répondu: « Tu es fou! » Oui, fou, si je ne réussis pas ; mais si la fortune me favorise, on appellera cette folie instinct d'en haut, vocation, fermeté...

Quant à son père il est dans le désarroi. Une fois de plus il se confie à Eulalie : *Depuis son retour d'Allemagne il n'a cessé de s'occuper, d'étudier, de se livrer à la poésie et à la littérature et Paris était toujours le sujet de toutes ses préoccupations. Enfin dimanche dernier il est parti sans me dire un mot et j'ai reçu une lettre de lui datée de Berne où il me dit que ne pouvant plus rester à Fribourg et voulant suivre ses penchants pour [la littérature], il partait pour Paris et que, à la réception de sa lettre, il serait déjà bien loin.*

Je ne puis vous exprimer quelle fut ma surprise et la peine que m'a causée ce départ surtout en songeant à la pénible position où il pourrait se trouver dans cette ville où il n 'a aucune connaissance et aucun appuis. Il n'a que les habits qu'il porte sur lui et une centaine de francs, et dans cet équipage le voilà faisant à pied le chemin de Paris.

Dans sa réponse Eulalie fait savoir à Augustin : ... *je me décide à vous écrire, mon cher cousin, parce que je suis fort inquiète d'Etienne, or je suppose que vous êtes en mesure de me donner de ses nouvelles. Il m'est arrivé le 28 juin à mon grand étonnement, car je le croyais de retour à Munich. Je l'ai reconnu presque aussitôt. Sa présence m'a causé un vrai plaisir auquel a bientôt succédé une sorte de consternation, quand j'ai su qu'il était parti à votre insu et avec très peu de ressources pour tenter fortune à Paris. Pourquoi ne m'avait-il pas consultée avant d'entreprendre un tel voyage ? Il se doutait bien sans doute que je l'en détournerais de toutes mes forces, mais c'est le fait de tous les jeunes gens de se défier de l'expérience des personnes plus âgées.*

Etienne a donc trouvé sa cousine de Nemours au cours de son long voyage, d'où il reprend la route pour Paris.

Enfin il donne quelques nouvelles à son père début juillet 1850 et aussitôt celui-ci écrit à Eulalie :

"Chère cousine,

Je m'empresse de vous donner l'adresse d'Etienne. J'ai eu de lui deux lettres depuis son arrivée à Paris, mais il ne me dit rien ce qu'il fait; je suis bien sensible au témoignage d'amitié que vous avez bien voulu lui donner en lui faisant la représentation nécessaire sur la tâche qu'il s'est faite d'aller à Paris pour y faire fortune, il parait qu'il a persisté dans ses illusions et que les conseils que vous avez bien voulu lui faire ne l'ont pas détourné de son projet. Nous parlerons de lui plus amplement lorsque j'aurai le plaisir de m'entretenir avec vous.

Eulalie essaye d'avoir davantage de nouvelles dès qu'Etienne s'est manifesté. Elle lui donne les bons conseils qui suivent, datés du 23 juillet 1850.

Mon brave Etienne,

Ta lettre m'a bien soulagée. J'étais extrêmement inquiète de toi, non seulement à cause de ton silence, mais parce que Mr Lenfant avait écrit que tu n'avais point paru chez lui. Ne sachant rien de toi d'aucun côté mon imagination battait la campagne, Dieu sait... Enfin mon frère part, préoccupé aussi de ton sort et promettant même d'aller rôder dans le quartier Saint-Jacques si on ne pouvait lui donner de tes nouvelles chez Mr Lenfant. Comme mon frère n'écrivait rien, bien que je lui eusse laissé le temps, j'ai fini par m'adresser à ton père qui vient de me répondre pour me donner ton adresse. Ta lettre m'est parvenue le lendemain du jour où la mienne partait pour Fribourg. J'ai attendu le retour de mon frère pour t'écrire, dans cette pensée qu'il pourrait me donner d'autres détails sur ce qui te concerne, mais il n'arrive pas et je commence.

Mon cher Etienne, j'admire ton courage et finis par mieux augurer des suites de ton expédition aventureuse, malgré ma triste expérience du train des choses dans l'illustre capitale. Avec ta persévérance, ta résolution, tu peux vaincre les obstacles. Je t'ai fait entrevoir les difficultés, les dégoûts inséparables des débuts, pour que les déceptions te fussent d'abord moins sensibles. Puisque tu les braves avec cette ardeur opiniâtre, il y a lieu d'espérer. La persévé-

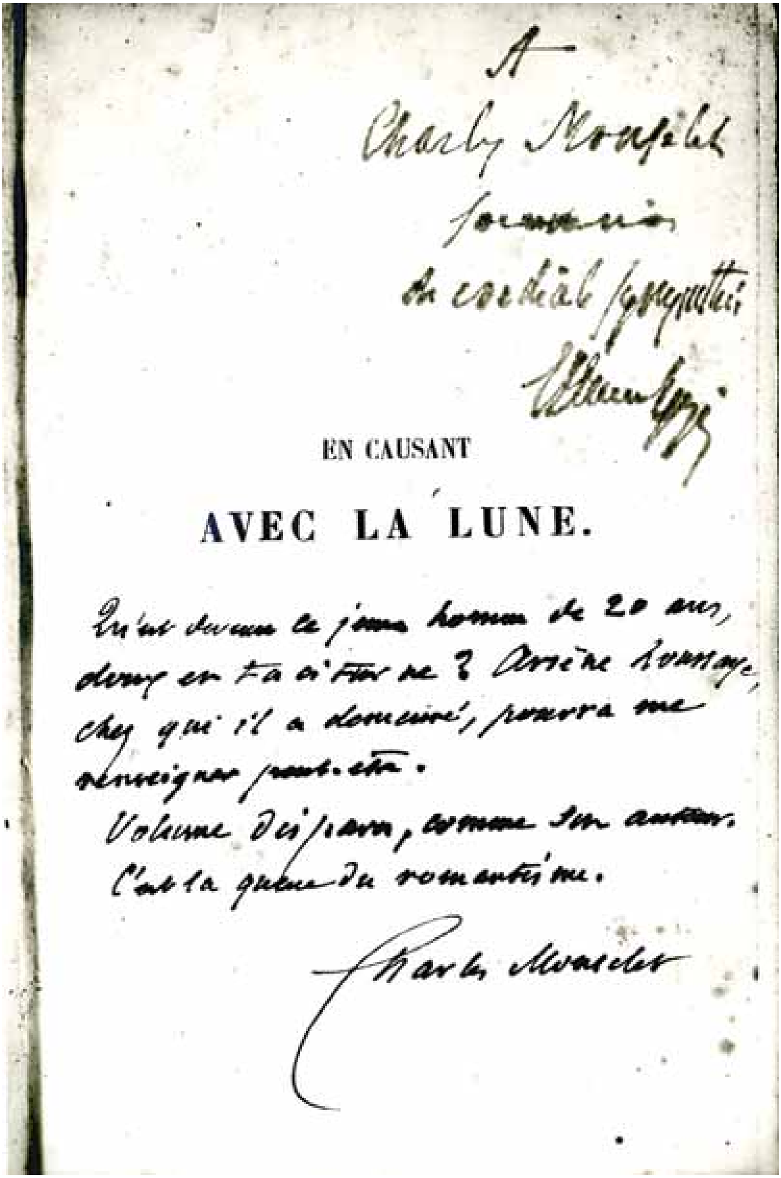
rance donne un immense avantage sur une foule de jeunes gens venus de la province pour tenter la fortune à Paris. Ils sont promptement rebutés par l'extrême difficulté de percer au milieu de cette cohue et d'aborder des hommes influents qui, accablés de demandes, de sollicitations, écartent autant que possible les nouveaux venus. Les moins âpres dans leur vouloir et qui ne peuvent se résigner pour un temps à la vie dure, abandonnent la lice.

Je me suis étendu sur les débuts d'Etienne Eggis. Ils sont souvent mal connus et ce n'est pas à vous que j'apprendrais que, quand on n'en connaît pas les bases, il est difficile de présenter un homme et de s'en faire une juste idée. Mais que fait Etienne à Paris?

Dans un premier temps, il cherche des appuis et écrit à des journalistes célèbres : Auguste Nefftzer, Philarète Chasles ; il cherche manifestement un journal auquel il pourra donner des articles "alimentaires". Sans réponse, il commence réellement sa vie de bohème, dormant sous les toits, mangeant peu. Cependant il travaille avec acharnement à son premier recueil, et trouve un éditeur. Augustin accepte de prendre à sa charge cette première publication *En causant avec la Lune*[6].

Il s'empresse d'envoyer son œuvre à la critique, il sollicite Théophile Gautier, qui ne semble pas avoir répondu, Charles Monselet, qui le citera dans LA LORGNETTE LITTERAIRE, mais aussi Jules Janin qui dans le JOURNAL DES DEBATS lui consacre un premier article d'une importance capitale pour son avenir. Cela le fait connaître, lui ouvre des portes. Il obtient d'autres soutiens importants parmi lesquels il faut citer Charles Alexandre, le secrétaire de Lamartine et Maxime Du Camp, l'alter ego de Flaubert, qui parlera d'Etienne dans ses *Souvenirs littéraires*.

Voici quelques phrases de la critique de Janin: *C'est un vieux proverbe : Aboyer à la lune ! et nous sommes payés, certes, pour savoir ce proverbe-là ; un jeune gallo-allemand, nommé Etienne Eggis, a fait de notre proverbe un titre à ses poésies : En causant avec la lune ! Avouez que l'heure est bien choisie pour les longs dialogues avec ce bel astre, la douce clarté des amoureux et des poètes, lucinum cœli decus ! et que peut-on dire à la lune en ce moment, quelles histoires lui peut-on faire de ce bas-monde, qu'elle ne voile à l'instant même son doux visage ? J'ai été curieux de savoir ce que pouvait lui dire M. Eggis, à cette confidente des Muses légères et des grâces à demi-nues...*


A
Charles Monselet
souvenir
de cordiale sympathie
[illegible]

EN CAUSANT

AVEC LA LUNE.

Qu'est devenu ce jeune homme de 20 ans, [illegible] ? Arsène Houssaye, chez qui il a demeuré, pourra me renseigner peut-être.
Volume disparu, comme son auteur. C'est la queue du romantisme.

Charles Monselet

Page de titre d'EN CAUSANT AVEC LA LUNE,
dédicacé à Charles Monselet, avec une annotation de celui-ci

Ce *gallo-allemand* fera flores, il est difficile de trouver, encore aujourd'hui, la moindre critique qui ne fasse référence à ce terme, tellement juste en ce qui concerne Etienne. D'ailleurs, à mes yeux, c'est vraiment l'un des meilleurs articles écrit concernant notre poète fribourgeois.

Le livre connaît un certain succès, pas énorme, sans doute, mais suffisant pour lui ouvrir quelques portes, lui créer quelques amitiés.

En Suisse le recueil est bien accueilli par LA REVUE SUISSE, LE JOURNAL DE GENEVE et à Fribourg, par L'EMULATION. En France, outre celui de Janin, parait un long et élogieux article dans L'ARTISTE[7]. Ce dernier est signé par Auguste de Vaucelle, qui restera durant toute la vie d'Etienne un ami et un allié. C'est sans doute par A. de Vaucelle qu'il fera la connaissance d'Arsène Houssaye, le propriétaire de L'Artiste et le très influent directeur du Théâtre français.

Avant de revenir aux liens qui se créent entre Houssaye et Eggis, il faut dire deux mots de son entrée, dans le journalisme littéraire.

En 1851, c'est une petite feuille satirique qui utilise ses talents, LE TINTAMARRE[8], dirigé par Commerson, dit aussi Citrouillard (tout un programme). Pendant trois mois, il y écrira des articles dont certains sont, il faut le dire, assez médiocre, mais d'autres très enlevés. LE TINTAMARRE oubliera de les payer.

C'est alors que L'EVENEMENT[9], le journal de Victor Hugo, accueillera un feuilleton *Souvenirs de l'Université de Munich*. Mais en 1851, on est à la veille du coup d'Etat de Napoléon *le Petit*, ainsi que le qualifie Hugo, qui sera, comme on le sait, contraint à l'exil.

En 1851 toujours LE CORSAIRE accepte quelques articles d'Etienne, à caractère humoristique, mais, journal légitimiste, il subira vite le même sort que L'Evénement.

A cette époque il noue une relation (amoureuse ?) avec Claudia Bachi, une poétesse, de cinq ans son aînée, à laquelle il dédie plusieurs poésies.

Un de ses amis parisiens, Maignand, lance un petit journal, comme il en fleurissait des foules, à l'époque. LE DIVAN, JOURNAL DES FLANEURS[10], n'aura qu'un an d'existence. Etienne y signera une vingtaine d'articles, tout aussi hétéroclites que dans le TINTAMARRE, le meilleur et le pire. On retiendra cependant un autoportrait, *Le jeune homme aux longs cheveux* et quelques poésies qui paraîtront ensuite dans *Voyages aux Pays du Cœur*.

Dans la foulée, il fait la connaissance d'un jeune aristocrate, en rupture avec son milieu, le comte de Villedeuil, dit aussi Cornélius Holf. Ce cousin des Goncourt a déjà mis à contribution Etienne dans une première publication L'ECLAIR, dans laquelle ce dernier écrit *Les contes étranges* qui ont beaucoup plût à l'époque. Dans sa seconde publication, créée avec les frères Goncourt, LE PARIS[11] ... lundi, mardi , etc..., Villedeuil fait encore appel à Eggis qui y donnera des textes que nous apprécions personnellement : *Les contes des nuits neigeuses* et deux *Physiologies* (c'était la mode), celle des lettres de l'alphabet et celle des signes de ponctuation.

A la fin de 1852 et pendant plus de dix ans il collaborera à L'ARTISTE. Il s'était fait un allié d'Arsène Houssaye qui en parlera dans ses *Souvenirs de Jeunesse* à travers tout un chapitre intitulé : *Comment le poète Eggis mit sa maîtresse dans mes meubles* et dans ses *Confessions*.

C'est avec l'appui d'Houssaye qu'Etienne publiera en 1853 *Voyages aux Pays du Cœur*[12], son second recueil de poèmes, qu'il dédiera à la comtesse de Dreschel et à ses fils. Cette publication aura des critiques flatteuses, mais aussi quelques remarques sévères. Dans LE PARIS Théodore de Banville, fait ce qu'il appelle une *critique amicale*, pour le bien du poète, dit-il, mais qui est loin d'être amicale. Rappelons que dans ce même journal, Banville avait dédié une odelette à *Etienne Eggis*, et qui lors de la publication des *Odelettes* se trouva, légèrement transformée avec une dédicace à Philoxène Boyer. Ah! les amis !

Les *Voyages au pays du Cœur* trouveront un accueil plus sympathique, quoique nuancé en Suisse dans LA REVUE SUISSE et dans L'EMULATION, en France dans LA PRESSE, L'ECLAIR, LE DIVAN et même L'ILLUSTRATION où Félix Mornand fait un long article sur le livre.

Revenons à L'ARTISTE. Outre de nombreuses poésies que l'on retrouvera dans le recueil cité ci-dessus, on retrouvera des textes plus importants dont Le *Voyage aux Champs-Elysées*[13] (qui sera ensuite publiée, sous une forme un peu différente, en une brochure devenue introuvable), ainsi qu'une série intitulée *Personnalités* où il égratigne quelques grands auteurs de son temps. Pour ma part, je soupçonne fort Houssaye d'avoir inspiré ces textes, pour régler quelques comptes. A l'inverse, je puis affirmer, sans aucun risque, qu'Etienne a bien souvent servi de "nègre" à Houssaye au temps où celui-ci l'hébergeait.

Je ne veux pas en finir avec Houssaye, sans dire que dans les *Confessions*, le directeur du Théâtre français fait état des qualités exceptionnelles de musicien d'Etienne : *Il me cria bonjour et me demanda à dîner avec moi.* Mme Arsène Houssaye, qui déjà l'avait ouï au piano, lui répondit qu'il serait d'autant mieux accueilli que Gounod dînait à la maison : c'était au temps des chœurs d'Ulysse, Eggis en raffolait. Il émerveilla Gounod par sa science musicale.

Le même Houssaye écrira plus tard un article dans LE PETIT PARISIEN où il présente ainsi Etienne : *A Paris, dans un petit cercle d'artistes, on apprécia l'originalité fougueuse de son talent. Sous ses doigts, le piano prenait une âme et résonnait comme un orchestre. Mais cette fougue même déconcerta le public. On trouvait ses compositions trop fantastiques.*

Et puis Eggis demeurait un sauvage, un indépendant : il ne se pliait pas aux nécessités des habitudes reçues.

On reconnaissait bien qu'il y avait en lui l'étoffé d'un extraordinaire artiste, mais, en attendant, il mourait de faim.

On ne sait pas bien quand, ni pourquoi Etienne a été expulsé de France. Selon une indication de Houssaye, dans ses *Souvenirs*, il s'agirait d'une histoire avec une des demoiselles Brohan, actrices du Théâtre français. D'après Etienne, dans un courrier qu'il adresse à son ami Niel, il s'agira d'un problème politique. L'un pouvant aller avec l'autre en ce XIX^{e} siècle, il faudrait trouver des documents plus précis.

Jusqu'ici il y avait un vide, dans les biographies d'Etienne. On le disait parti pour Bruxelles, ce qui est possible au départ. Beaudelaire y habitait et, sans être amis, on sait qu'ils entretenaient de bonnes relations et se retrouvaient dans maints bistros parisiens où ils avaient d'interminables discussions. A-t-il tenté de le retrouver ? Ce n'est pas nécessairement une hypothèse dénuée de fondements. Cependant, il semble, d'après nos recherches que ce soit une autre réalité qui a suivi son départ de Paris.

En effet, on a retrouvé, grâce à un ami bouquiniste de Paris, une lettre importante d'Etienne à G. Niel, malheureusement non datée, mais dont je ne résiste pas à extraire quelques passages.

Depuis trois mois j'erre à travers la Suisse et l'Allemagne, aujourd'hui avec des bohémiens, demain avec des comtesses et toujours sans le sou. Une belle vie, mon vieux ! Depuis bientôt deux mois j'ai

établi mon domicile à Munich, sans préjudice des courses que je fais dans les villes environnantes en compagnie d'une troupe de musiciens ambulants dont je suis le poète et le cuisinier. C'est moi qui fais les vers et la soupe. J'improvise au piano et je va-t-en ville.

Une lettre d'Arsène Houssaye m'a ouvert ici tous les théâtres et c'est le seul plaisir que j'aie ici après la bière et le tabac. L'Allemagne, mon cher Niel, est un pays de cocagne, c'est le JOURNAL PARIS *des fumeurs, on y peut fumer huit jours d'excellent tabac pour 2 sous ! Hein que dites-vous de ça?*

Cette description me semble plus proche de la réalité . De plus elle correspond à une découverte que j'ai eu la chance de faire récemment, à savoir qu'Etienne a été correspondant de 1855 à 1857 du journal EUROPE-ARTISTE[14]. Il y a publié plus de vingt articles, sous forme de lettres, datés de Munich, Hombourg, Francfort, Mayence, Wiesbaden, Cassel ... et Bruxelles. Le thème de ces "lettres" tourne toujours autour du théâtre, de l'opéra surtout, et de la musique. La musique semble être à nouveau sa préoccupation principale.

Pour l'anecdote je rajoute un passage de la même lettre à Niel:

Parlons de choses sérieuses. Savez-vous ce que j'ai trouvé ici ? Je vous le donne en dix mille. Mais vous ne devineriez pas ! Mon cher Niel, je suis père de famille, pater familias, Familienwater ! Oui, mon cher, un fils que j'ai trouvé ici, un fils que j'ai fait il y a six ans - que voulez-vous, j'ai la vue si basse ! - N'en parlons plus ! - Ou plutôt si ! parlons-en ! La mère est une blonde avec des yeux noirs que j'ai aimée - quand j'étais jeune ! – Oh ! la jeunesse.

Nous n'avons rien qui puisse étayer cette affirmation. Tout au plus, sait-on qu'il avait eu, à Munich, une amie très proche, en la personne de Mademoiselle Thérèse Reitmayer à laquelle il dédicacera *Attractions instinctives*. Seul le titre peut être un indice, ce n'est en tout cas pas une preuve. Il y a encore des choses à chercher ! Ai-je eu un oncle du côté de Munich ?

On le voit Etienne Eggis n'était pas que poète, mais aussi un écrivain aux talents divers, un chroniqueur apprécié dans le Paris intellectuel.

Il revient ensuite quelques temps à Fribourg, ce qui me permet de passer aux relations d'Etienne Eggis avec Fribourg.

D'abord, si l'on revoit la table des matières des deux recueils de vers qu'il a publiés, on s'aperçoit que de très nombreuses dédicaces

sont pour des fribourgeois : Alexandre Daguet, Auguste Majeux, Pierre Grauser, Jacques Guérig, Josué Labastrou et je dois en passer.

De beaux textes aussi font connaître Fribourg et la Suisse aux parisiens tels cette *Nuit des Alpes*[15], *Ballade des Alpes*[16], *Dans la vieille Cathédrale de Saint-Nicolas*[17].

Dans son œuvre en prose, Fribourg est souvent citée.

Si les *Réminiscences de voyages*[18] parues dans L'ECLAIR, sont peu aimables pour les fribourgeois de l'époque, le texte glorifie cependant la ville : *II est peu de villes plus pittoresques et plus riches en sites variés que la ville de Fribourg en Suisse. Elle a la forme d'une échelle, dont chaque échelon formerait une rue, de façon que, pour descendre au jardin, il faut monter quatre étages, traverser le grenier, faire l'ascension d'un nouvel escalier de pierre, et l'on se trouve... où ? Sur les toits ?*

Non, dans le jardin.

A vos pieds descend la toiture des maisons, qui continue sa déclivité pittoresque jusqu'aux rochers mystérieux et sombres qui regardent, immobiles et muets, passer entre leurs pieds de granit les ondes fangeuses du torrent de la Sarine, - la Seine du lieu.

Les neiges éternelles des Alpes, où vivent, libres et fiers dans les sérénités immaculées des solitudes, ces trois grands vagabonds : l'aigle, l'avalanche et le chamois, forment le dernier plan de ce tableau gigantesque et multiple, et semblent veiller, de leurs cimes auréolées par l'éclair, sur les huttes où rampent les insectes humains.

Dans les *Contes des nuits neigeuses*[19] deux textes parlent de Fribourg : *II y a en France et en Allemagne un pays appelé la Suisse, et dans ce pays une ville, - de dix mille corps, - nommée Fribourg.*

Supposez une échelle, - sur chaque échelon mettez une rue, - au pied une rivière, et tout autour de grands rochers mômes et immobiles.

Voilà Fribourg en Suisse, une des villes les plus pittoresques et les plus étranges qui existent[20].

Dans *L'organiste de l'Orage*[21], il glorifie Mooser et son œuvre. Le texte mérite, sans aucun doute d'être connu à Fribourg.

Dans L'ARTISTE, sous la rubrique *Personnalités* il nous fait savoir que c'est par L'EMULATION qu'il a connu et admiré Théophile Gautier[22].

Dans une *Chronique* adressée au même journal[23], une lettre datée de Fribourg, il veut, dit-il, se suicider. Cela donne lieu à quelques descriptions de la ville, mais ce courrier nous apprend, en même temps, beaucoup de choses concernant Etienne et sa pensée.

Enfin, et on ne peut oublier le texte paru en feuilleton dans LA PRESSE[24], journal prestigieux, en 1856 : *Pierre Mœhr, une vie d'ouvrier suisse*. Il y décrit la vie des pauvres gens, qui subissent, plus qu'ils ne participent aux dérèglements politiques de l'époque. La guerre idéologique du *Sonderbund* a rendu les pauvres de Fribourg, encore plus misérables.

Mais la relation d'Etienne avec Fribourg ne s'arrête pas là. Les événements, et sans doute son extrême pauvreté le font retourner au bercail.

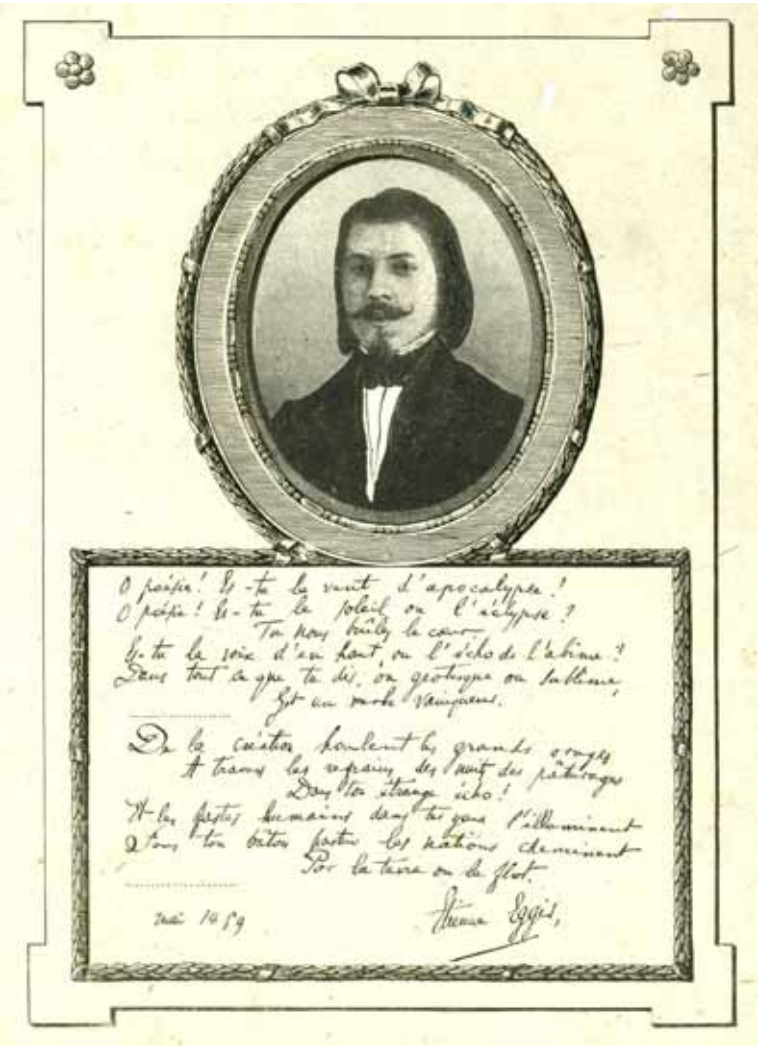
Son ami Auguste Majeux y dirige LE JOURNAL DE FRIBOURG[25]. Tout naturellement, si je peux dire, il donne la parole à Eggis.

Pas moins de 35 textes y paraissent sous la signature d'Etienne. Il y développe ses *Souvenirs de voyage d'un volontaire du Pape*[26], épisode récent de sa vie aventureuse. Il y donne aussi des critiques de livres d'auteurs suisses et quelques poésies.

Une brochure, reprenant un texte paru dans le JOURNAL DE FRIBOURG et ayant Fribourg pour cadre : *Les Schnapseurs (fantaisie d'un soir d'hiver)*, paraîtra en 1862[27]. Rappelons enfin *Le chant pour l'inauguration du chemin de fer* dont Jacques Vogt a fait la musique[28].

C'est de cette époque que date le seul manuscrit d'une pièce musicale écrite par Etienne : *La Polka du Postillon.* Je passe quelques épisodes de sa vie fribourgeoise, avec ses aspects folkloriques ou douloureux. On ne peut tout dire en si peu de temps.

On connaît la fin d'Etienne. Retourné en Allemagne, d'abord à Munich, puis à Berlin, il vit essentiellement de cours de musique.Il semblerait qu'il a aussi collaboré au FREMDENBLATT, le journal des étrangers, dont M. Schenk était le directeur. Nous n'avons retrouvé aucun textes, ni en allemand, ni en français, parus durant cette période.



On sait seulement qu'il est mort subitement de la tuberculose, favorisée probablement par l'alcool, ce refuge des pauvres, à Berlin chez M. Leibmann, à Berlin, le 13 février 1867. Il n'avait pas encore 37 ans.

Dans ce court exposé sur Etienne Eggis, j'ai surtout voulu mettre l'accent sur des épisodes peu connus de sa biographie, et aussi de vous faire connaître une personne, non seulement poète, mais aussi écrivain, le dernier des romantiques disent les critiques Je souhaite vous avoir fait partager mon intérêt pour ce fribourgeois, hors du commun.

Adolphe-Prosper Eggis, puis d'Eggis (1855-1941)

Je ne m'arrêterai seulement au rôle d'Adolphe dans la vie culturelle de Fribourg: la période des inventions et de la vulgarisation ainsi que sa participation à la vie associative.

Il est né à Fribourg le 22 novembre 1855.

Il fait son école primaire à l'école allemande, puis française. Au collège Saint-Michel il a comme condisciple et ami un certain Georges Python.

En 1869, la famille d'Augustin déménage dans une maison que celui-ci vient d'acheter, à la Grand-Fontaine, N° 5[29].

Adolphe veut s'intégrer à la société bourgeoise. Cela l'amène à faire des exploits au plan de sa capacité de travail. Il écrit: *Entre les heures de bureau[30], je donnais aussi un certain nombre de leçons d'anglais et de violon. Dans la soirée, je lisais et traduisais jusqu'à 10 h. attablé avec mon père, qui au coup de 10 h. se levait et nous allions nous coucher tous avec la plus grande régularité.*

Mais, revenons un peu en arrière: en 1875, Adolphe a 20 ans et plein d'activités hors de son travail. Il a des qualités d'inventeur et de vulgarisateur.

L'inventeur

C’est au Collège que son esprit pratique prend goût à la science. Il a une volonté de tout savoir, en autodidacte. C'est là un de ses traits de caractère, il fait les choses en dilettante. A partir de là son imagination, son travail acharné, l'amène à chercher, à expérimenter, à

trouver beaucoup de choses, mais sans avoir toujours les bases et les appuis nécessaires. Il y a cependant du génie dans ses découvertes.

Dans son *Livre de raison*, à la date de 1876, il nous livre sa première passion: **la photographie**.

Vers cette époque[31]*, je fut pris d'un beau zèle et ardeur photographique. Un jeune russe m'initia aux procédés de préparation des plaques collodion et au nitrate d'argent. Comme je n'avais guère d'argent mignon, je fabriquai un appareil avec une chambre noire qui était une boite à cigares et une lentille grossissante d'un franc. Ayant obtenu un résultat, bien que fort médiocre, je persévérai dans mes essais et réussi assez bien dans la préparation de plaques sèches à la bière. J'imaginai alors de construire un appareil portatif, appelé "Mignon"*.

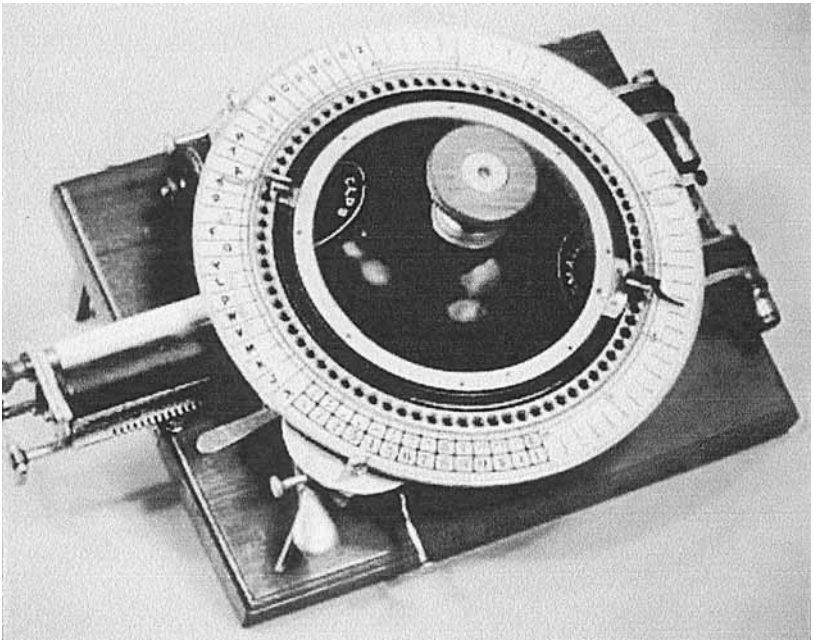
Il semble qu'après avoir laissé dormir ses premiers essais, il ait repris, pour le perfectionner son appareil de poche *Mignon*, qu'il appellera dès lors *Bijou*, appareil à plaques tournantes et obturateur instantané. Cet appareil, qui peut être considéré comme un des tout premiers appareils photographiques de poche, sera breveté, en France, en 1888.

La mise au point du brevet définitif n'a pu se faire que grâce à une autre trouvaille dont le brevet nous est connu. Il s'agit d'une *cassette de développement portative pour l'usage dans la photographie*. Il s'intéresse aussi à divers procédés chimiques permettant un meilleur rendu des photographies lors du développement et dont on trouve des comptes-rendus dans diverses revues, souvent hors de Suisse.

Ensuite vient **la crayontypie,** une invention, trop peu connue qui est une application de la photographie à la gravure. La description en est faite, par son inventeur dans la REVUE DE LA SUISSE CATHOLIQUE en 1883.

Le Vélographe, première machine à écrire suisse fait l'objet d'un dépôt de brevet en 1886[32]. La Liberté, du 1er octobre 1889 nous apprend que *la machine a écrire Le Vélographe, inventé par notre concitoyen M. Ad. Eggis et exposé à Paris où il a obtenu une médaille de bronze, la plus haute récompense décernée à ce groupe*. Le premier brevet a été vendu à M. Fred Schuckmann pour la somme de 25 000 francs. Entre temps, l'invention est perfectionnée, et de nouveaux brevets sont pris, en 1888 et 1889, sous l'appella-

tion de *machine à écrire perfectionnée*. Il faut reconnaître que cette nouvelle mouture est en fait, une autre machine. L'esthétique en est bien plus agréable et la technique largement différente, avec des astuces qui resteront sur les machines d'autres inventeurs, comme le système d'avancement du papier. Un collectionneur précise que *cette machine pouvait être transportée dans un coffre en bois spécial, grâce à un dispositif de blocage du chariot...*



L'**Automultiplicateur** ou multiplicateur automatique est une machine à calculer dont on trouve un brevet d'invention enregistré à Lyon le 2 juin 1886. Il est exposé à l'Exposition de l'Industrie et des Arts de Paris cette même année. La Liberté du 20 août, qui relate ce fait, décrit l'invention et termine son article par cette phrase :*on peut prédire le plus grand avenir à cet ingénieux appareil auquel on pourrait appliquer le dicton: poser le problème c'est le résoudre*. Une société, dirigée par M. Durieu, s'est constituée pour exploiter l'invention. Le brevet lui a été vendu pour la somme de 25'000 francs. Il y a eu, en tout cas, deux éditions de cet appareil qui a été présenté, en 1894 à la Société française de Physique.

Tout au long de sa vie Adolphe Eggis a été préoccupé par la conservation, sous forme de collections, de revues et de journaux. Sous la dénomination **Adisco**, il dépose plusieurs brevets pour des systèmes de reliures sans couture, ni trous, et ensuite sous le nom **Biblorhapte** il invente un dispositif servant à l'agrafage de feuilles, de groupes de feuilles ou d'étoffes. Il dépose en 1925, en vue d'homologation *un classeur avec dispositif pour perforer les feuilles ou cahiers destinés à être placés dans le classeur*.

Adolphe Eggis a entre 25 et 30 brevets à son actif. En plus des principales inventions qui viennent d'être évoquées, il convient encore de mentionner quelques autres de moindre intérêt.

En1891, il propose un colorimètre pour les cavistes. La même année, il invente un instrument perfectionné à encrage continu pour tracer les lignes pointillées, brisées... dans les dessins techniques et autres, ainsi que les filets simples ou doubles, les portées du papier à musique. En 1906 il conçoit le watercloset avec cuvettes à siège basculant, un système pour relever le siège des W-C sans le toucher. Le porte-copie pour machine à écrire donne lieu au dépôt de deux brevets successifs en Suisse, en France et en Grande-Bretagne (1911 et 1912) est un objet, qui, à ma connaissance n'a pas dû être fabriqué à de nombreux exemplaires.

Enfin, il conçoit un *Livre de famille* qui réunit sur des pages toutes prêtes, comme des formulaires, les biographies sommaires des membres de la famille Un *Livre de souvenirs* (Album Amicorum), appelé aussi *Livre de raison* a eu l'honneur d'une préface signée par le Cardinal Mermillod.

Pour terminer je dois évoquer une invention dont j'ai trouvé, ici et là, mention dans des écrits concernant Adolphe Eggis, à savoir une machine automatique de timbre oblitérateur pour l'administration des Postes à Berne (1895). Faute de preuves, je ne peux prendre en compte cette affirmation.

A travers cette activité inventive exercée comme hobby, il semblait vouloir, après tous ses déboires passés, trouver une échappatoire et peut être se refaire une fortune? Mais je dois faire un constat: aucune de ces inventions n'a perduré, aucune n'a fait vraiment la fortune de l'inventeur, si ce n'est les deux ou trois brevets qu'il a pu vendre, en général assez confortablement, mais qui toutes ont été rapidement dépassées. Adolphe Eggis fut, sans doute autant un

inventeur qu'un précurseur. C'est en cela que son génie Imaginatif mérite d'être retenu.

Le Vulgarisateur

Adolphe Eggis, passionné de sciences, participe à quelques expériences intéressantes, ainsi, en décembre 1877 (il a 22 ans) il procède aux toutes premières expériences du téléphone à Fribourg et probablement en Suisse. Rappelons que la Compagnie téléphonique Bell, vient d'être créée quelques mois auparavant. Son ami l'abbé Holder procède à une expérience, le même jour, mais sur une distance beaucoup plus courte.

Ses traductions de revues scientifiques, les expériences qu'il réalise, tout cela l'amène à créer, à son tour, une revue de vulgarisation qui parait dès l'année 1878, **LE MONDE DE LA SCIENCE ET DE L'INDUSTRIE.**

Nous ne pouvons mieux faire que de lui laisser la parole. *Je fréquentais assidûment les séances de la Société fribourgeoise des sciences naturelles et je passais mes heures de liberté hors du bureau, à lire des livres de science populaire. Vers cette époque parut un petit journal : LA REVUE SCIENTIFIQUE SUISSE publié par quelques membres de la Société fribourgeoise des Sciences naturelles - et je fus appelé à y collaborer. Mais je trouvais les articles en général trop "spéciaux" et scientifiques pour un public d'amateurs. Je me mis en tête de faire mieux, (il fallait bien l'audace de mes 22 ans) sur le modèle d'une publication anglaise qui m'était tombée sous la main : THE WORLD OF SCIENCE. Et je m'abouchai pour l'impression avec le chanoine Schorderet, de l'Imprimerie catholique, qui consentit à partager avec moi les risques de l'entreprise; et en février 1878 parut le premier numéro de ma publication au titre engageant : LE MONDE DE LA SCIENCE ET DE L'INDUSTRIE. Il était essentiellement composé de traductions de l'allemand et de l'anglais faites sur des publications de science vulgarisée, surtout du SCIENTIFIC AMERICAN (New York).*

Comme je voulais un journal illustré, j'obtins du SCIENTIFIC AMERICAN le droit de reproduire ses dessins. Je mis en œuvre mes connaissances photographiques, en photographiant moi-même les gravures Je réussis suffisamment pour tirer mon premier numéro, imprimé. Le 1er numéro du MONDE a obtenu un succès certain, et produit environ 600 abonnés. La nouvelle publication rencontra une sympa-

thie marquée en Suisse et en France et accrut ses abonnés jusqu'à 1300, elle me valut de très intéressantes relations dans le monde des savants. Je rédigeais quasiment seul le journal, cependant peu à peu vinrent des collaborateurs suisses et étrangers. Tous m'envoyaient des articles gratuitement, faisant ainsi à ma revue un honneur dont je n'étais pas le moins surpris.

Cette publication recevra un accueil très large, dès l'origine, il reçoit une lettre d'encouragement de H. Schaller, directeur de l'Instruction publique de Fribourg qui l'autorise a inscrire en sous-titre *avec l'approbation de l'Instruction publique*. La France lui délivre bientôt le même encouragement ce qui lui fait mettre: *honoré de la recommandation et de la souscription des départements de l'Instruction publique de plusieurs Etats d'Europe*.

Il faut souligner que LA LIBERTE n'a pas ménagé son soutien à l'entreprise. Le Journal de Genève recommande aussi la revue à ses lecteurs.

Adolphe Eggis aimait le concret. Déjà il avait publié en 1880 et 1881, de petites brochures en annexe au MONDE DE LA SCIENCE et qu'il avait intitulé *Procédés et recettes*, un méli-mélo de conseils très pratiques. Il va se lancer dans une nouvelle aventure. En revanche, il ne travaille plus tout seul. La revue qu'il va publier, à partir de 1885 porte le titre de **LA SCIENCE PRATIQUE** : *journal de procédés et recettes modernes se rattachant aux arts, à l'industrie, à la vie pratique à la ville et à la campagne / publ. par un comité de techniciens et de spécialistes*. Pour le lancement, LA LIBERTE envoie, avec son numéro du 29 avril 1885, un prospectus et un bulletin d'adhésion. Malgré les pronostics optimistes il ne semble pas que cette publication ait eu le même succès que son aînée. Très vite il vendra les titres de ses deux revues à Charles Durieu, pour un prix confortable.

Il publie aussi quelques articles dans les NOUVELLES ETRENNES FRIBOURGEOISES sur des thèmes très divers ayant pour titres: *Les croquis Napolitains, Le Pays des Poupées, La Basilique souterraine des saints. Marc et Marcelin, Une promenade à Cracovie, La Chapelle de Saint-Pierre*, *Un manoir historique - Etienne de Senancour au château de Tschupru*. Quels liens avait-il avec la famille de Senancour? Aucun, si ce n'est l'amitié qui liait son père Augustin à Eulalie. Adolphe, né, selon l'expression, du troisième lit, n'était pas apparenté avec la famille du philosophe français. Au décès d'Eulalie Adolphe reçut cependant quelques notes manuscrites de Senan-

cour, ainsi que des lettres de George Sand, Sainte-Beuve et Mme Dupin[33]. Elles sont aujourd'hui à la BCUF.

Dans LE JOURNAL DE GENEVE il écrit, dans la rubrique feuilleton, *Une princesse errante à Fribourg (1739-1740) d'après les mémoires inédits de François-Nicolas d'Alt, avoyer de Fribourg*.

Il a aussi publié entre 1915 et 1916, *Le nouveau Tocsin Fribourgeois* version actualisée d'un brûlot paru en 1733.Il ne le signe pas, mais tout le monde semble en connaître l'auteur, si j'en crois les différents catalogues consultés.(y compris celui de la BCUF). Il y règle quelques comptes, y compris avec lui-même. Les longs passages consacrés à l'utilisation de la particule, valent le détour pour ceux qui connaissent les nombreuses et parfois étranges démarches qu'il a faites pour pouvoir se l'attribuer quelques années auparavant.

Enfin, je peux rappeler ici la correspondance que Adolphe et Philippe Godet ont échangée, entre 1883 et 1886, en vue de la réédition partielle des poésies d'Etienne Eggis, précédée d'une notice biographique et littéraire dont Godet assuma la rédaction.

Vie Publique, vie associative

Adolphe Eggis s'est engagé dans un très grand nombre de cercles et de sociétés à caractère culturel, social et économique. Quand il n'en était pas le promoteur dynamique, il se distinguait au sein d'un comité, il rédigeait des communications ou plus simplement, il participait assidument aux assemblées.

Adolphe, mélomane, avait parlé avec son ami Python de la création d'un **Conservatoire de musique** à Fribourg. Il était en relation, à ce sujet, avec Messieurs Favre et Delgouffre, deux professeurs de musique de ses amis. C'est au cours d'une amicale réunion que fut lancée l'idée de concrétiser cette initiative. Ensemble ils sollicitèrent du Directeur de l'Instruction Publique son parrainage et les subventions qui vont avec. Python confia à Eggis la tâche ingrate de mettre administrativement et institutionnellement sur les rails ce projet. Il note dans son livre de raison: *le dimanche soir 9 courant (octobre 1904) a eu lieu au café des Charmettes une réunion des professeurs de musique de Fribourg, convoqués par le prof. Ed. Favre, violoniste, Chs. Delgouffre, pianiste (belge) et moi, pour leur soumettre le projet de constituer à Fribourg un Conservatoire de musi-*

que. J'ai pris la parole, comme convenu précédemment avec M. Python, pour exposer le but et le programme de cette école. Tous les professeurs acceptèrent avec grande satisfaction notre proposition et consentirent à s'inscrire immédiatement comme professeurs du nouvel établissement". Le surlendemain, soit le 11 octobre, "La Liberté" annonce *qu'il s'est fondé à Fribourg, sous les auspices de l'Instruction Publique, un Conservatoire de Musique dont les cours commenceront le 17 octobre prochain. Le délégué de la Direction de l'Instruction Publique est M. Eggis. Les directeurs du Conservatoire sont M.M. Ch. Delgouffre et Ed. Favre.* La rapidité avec laquelle fut ouverte l'école, montre que tout était bien préparé et de longue date. Un local, sis à coté de la Préfecture, fut mis à disposition par la Ville. D'entrée ses promoteurs avaient souhaité en faire un des foyers culturels de Fribourg. Le Conservatoire ne se contentait pas d'enseigner la musique, mais il organisait aussi des concerts, avec ses professeurs, ses élèves et même quelques invités de marque venant de l'étranger. Adolphe resta à la présidence du Conservatoire jusqu'en 1912, année du décès de sa sœur.

COMITÉ DU CONSERVATOIRE 1911-1912

M. P. HAAS. M. A. D'EGGIS. M. Dr DE SCHALLER.
M. E. DE HENSELER. M. Dr CUONY. M. A. GALLEY.

Ayons recours encore une fois au *Livre de raison* d'Adolphe: *18 novembre 1907 - Frappé par l'état lamentable dans lequel nombre d'élèves pauvres des écoles de l'Auge se trouvaient pour fréquenter la classe, par défaut de nourriture convenable, nous avons élaboré, avec Annie (son épouse), et convoqué une vingtaine de personnes qui se sont réunies chez moi et ont décidé la constitution de* ***l'Oeuvre des soupes scolaires***. L'inauguration de la première distribution aura lieu, dans un bâtiment des Augustins, le 20 janvier 1908. Le réfectoire de l'Auge sera dirigé par Madame d'Eggis. L'œuvre s'étendra aux quartiers de la Neuveville et des Places. Il en démissionnera, avec son épouse et l'abbé Devaud, en janvier 1914. A cette époque 514 enfants y sont inscrits.

Dès avril 1905, la Société de développement prend l'initiative de promouvoir la construction d'un casino-théâtre à Fribourg. La Liberté du 4 janvier 1906, nous apprend, que, après diverses péripéties un bureau a été constitué. Le premier président en fut le député Weissenbach qui, nommé Conseiller d'Etat, laissa sa place à Adolphe dès le 6 juin 1906. Un concours d'idées fut lancé auprès des architectes suisses, par voie de presse. Une exposition des différents projets eut lieu, à la Grenette en décembre de la même année. Une loterie (encore!) est organisée pour financer le projet, ce fut un fiasco. Adolphe, donna donc sa démission le 16 mai 1907, et quitta en même temps la Société de développement.

Depuis qu'il avait acquis un domaine au Schoenberg, sur le plateau de Saint-Barthélemy, Adolphe était préoccupé par la construction d'une ligne de tramway. Il y voyait à juste raison un élément de valorisation de "son" quartier. En 1906, il occupa un poste d'administrateur au sein de la Société des tramways de Fribourg.

Sur son domaine de Saint-Barthélemy se trouvait une source qu'Adolphe fera analyser en 1904. Il s'avéra qu'elle présentait des qualités exceptionnelles. Il se proposa de l'exploiter[34]. Parallèlement, il constitua une Société pour mettre en valeur une liqueur valaisanne, apparentée à la chartreuse, appelée *Clémentine des Alpes*. Nous ne savons pas qui dirigeait la dite Société, mais Adolphe faisait partie du Conseil d'administration. Il en démissionna en février 1909.

La Société économique d'utilité publique, fondée en 1813 par le Père Girard et de Gady avait pour raison d'être le développement harmonieux de la ville tant au plan économique que social et culturel. Elle était placée sous la tutelle de l'Etat. Adolphe Eggis en fut

membre dès 1879. Il en devint le deuxième vice-président en 1905[35] et le président en 1907, à la suite de M. Schneuwly dont la santé déclinait[36]. Cette bibliothèque connut divers avatars avant d'être complètement intégrée à la BCUF.

Adolphe en devient membre de la Commission des écoles (à ne pas confondre avec la Société d'éducation de Fribourg) en février 1882[37] à 28 ans, comme par hasard peu de temps après que Georges Python ait été, pour la première fois, nommé député conservateur. Cette Commission avait un caractère très officiel, ses membres sont désignés par le Conseil Communal de la Ville de Fribourg. Il en sera nommé vice-président en 1907, mais démissionnera en 1909.

Augustin d'Eggis n'a jamais brigué de mandat politique, mais il fut associé à diverses institutions publiques. Le Conseil d'Etat, en 1903, le nomme membre de la Commission de l'Hospice cantonal[38], ce qui semble être la moindre des choses pour celui qui en a permis le financement. Il a aussi été désigné par le Conseil Communal et sans doute sur recommandation de Python, pour faire partie des Censeurs de la Banque Cantonale[39], une revanche sur cette maison dans laquelle il a travaillé plus de 20 ans et où il a fait son apprentissage de banquier. En 1908, l'Assemblée bourgeoisiale le nomme réviseur des comptes[40], mandat dans lequel il sera reconduit.

A l'aise dans tous les milieux, Adolphe est membre de deux cercles aux ambitions différentes : dès 1876[41] il est inscrit, comme membre au Cercle de l'Union (un club d'hommes, à l'anglaise), qui a pour but de procurer à ses membres un lieu de réunion, de lecture et de récréation, ainsi qu'un centre de vie intellectuelle et politique, alors que d'autre part, il fréquente le Cercle catholique, un mouvement social-chrétien, inspiré du *Piusvereins* et dont le but est de maintenir politiquement la présence catholique dans les institutions. Il participe également à la Fédération ouvrière de Fribourg mouvement initié par Georges Python pour contrer le Cercle des travailleurs, de tendance socialiste.

Dans le domaine historique, Adolphe est membre de la Société suisse d'histoire, au sein de sa section fribourgeoise[42], de la Société fribourgeoise des amis des Beaux-Arts, de la Société héraldique suisse dont il fit partie du comité[43] et de la Société helvétique de Saint Maurice, une association connue surtout par une revue qui s'oppose au *Kulturkampf*.

Par ses inventions, Adolphe s'intéressait aux activités scientifiques. En 1872 (il a 17 ans), Adolphe prend contact avec le Docteur de Pietra-Santa, secrétaire perpétuel de la Société française d'Hygiène En 1890, le JOURNAL D'HYGIENE, organe de la Société accueillera un tableau ayant pour titre; *En attendant le médecin*. Ce tableau fut présenté à l'Académie de médecine dans une communication lors de la séance du 18 mars 1890.

Adolphe en fit partie dès 1878 de la Société helvétique des sciences naturelles et en 1887 il était membre du bureau et participait assidûment aux réunions et conférences. En 1907, eut lieu à Fribourg la 90ème session de l'Association. La villa Saint-Barthélemy et celle du professeur Bruhnes accueillirent les congressistes, la villa fut illuminée par des feux de bengale, ainsi que les principaux monuments de la ville[44]. Le ténor gruérien M. Castella y chanta le Ranz des Vaches.

Enfin, et pour mémoire, il était membre de la Société bibliographique de Paris, de la Société des Gens de lettres de Suisse romande et de la Fondation Schiller

Nous n'avons abordé qu'une toute petite partie de la biographie d'Adolphe, en mettant l'accent seulement sur certaines de ses activités, laissant délibérément de côté sa profession de banquier dont la relation déborderait largement le cadre de cette communication. Il y aurait cependant long à dire sur cette vie bien remplie, qui s'est terminée en février 1941. Je vous dirai que, malgré ses défauts, je ne peux qu'admirer ce personnage dont je reste persuadé qu'il était avant tout au service de ses concitoyens.

Conclusion

Le tableau rapide que je viens de brosser, vous a fait, mieux connaître une famille qui eut un rôle non négligeable dans la vie culturelle de la ville de Fribourg, il y a plusieurs dizaines d'années. La musique, la littérature, les inventions et les revues de vulgarisation, tout cela a fait rayonner, un moment ou un autre, le nom de votre ville, de notre ville, au-delà de ses limites. Pour ma part, je suis fier de ces apports. Les circonstances de la vie de mes parents m'ont fait naître en Belgique, d'autres événements font que j'habite depuis près de 45 ans la France, mais je n'ai jamais voulu abandonner ma nationalité suisse et mon appartenance à cette ville où j'ai passé une partie de mon enfance. Je dois beaucoup à Fribourg qui occupe une grande partie de mes loisirs de retraité. Je vous remercie de les avoir partagés avec moi.

adresse de l'auteur :
deggis.jean-jacques@wanadoo.fr

[1] LE COURRIER DE MUNICH, *une gazette française-allemande pour se perfectionner dans la langue française, publié sous la coopération de plusieurs maîtres de langues*.

[2] ibid. mai 1847

[3] id.

[4] id.

[5] LE CONFEDERE, n° 143, 1849.

[6] *En causant avec la lune*, 206 p. in 12, éd. Ch. Parisse, Paris, 1851

[7] L'ARTISTE, *journal de la littérature et des beaux-arts,* directeur Edouard Houssaye, puis Arsène Houssaye, Paris

[8] LE TINTAMARRE, *hebdomadaire – critique de la Réclame. satire des Puffistes*, Paris

[9] L'EVENEMENT, *journal quotidien, politique et littéraire* – rédacteur en chef : Paul Meurice, Paris.

[10] LE DIVAN – JOURNAL DES FLANEURS, Directeur : H. Maignand, Paris

[11] LE PARIS, *le 1er Quotidien littéraire,* fondé par M. le Comte de Villedeuil, Paris

[12] *Voyages aux pays du cœur*, 204 p. in 12, éd. Michel Lévy Frères, Paris, 1853

[13] *Voyage aux Champs-Elysées*, 96 p. in 16, éd. Victor Lecou, Librairie de la Société des gens de lettres, Paris, 1855

[14] EUROPE-ARTISTE, *publication hebdomadaire – journal général de la musique, de la littérature et des beaux-arts en France et à l'étranger,* par Ch Delorme, Paris. Des articles d'Eggis y paraissent de juin 1855 à janvier 1857.

[15] *En causant avec la lune*, à Alexandre Daguet, Bramegg 23.03.1850

[16] ibid. 08.1847

[17] ibid. à Josué Labastrou

[18] L'ECLAIR, vol. 3, p. 233

[19] PARIS, du 25.08 au 19.10.1853

[20] ibid. Hans Werro, 22.09.1853

[21] ibid. *L'Organiste de l'Orage*, 09.11.1853

[22] L'ARTISTE, 08.06.1856

[23] ibid. *Lettre d'adieu*, 01.02.1862

[24] LA PRESSE, *1er quotidien français à grand tirage*, fondé par Emile Girardin, Paris. Le feuilleton *Pierre Moehr* paraît en décembre 1856

[25] JOURNAL DE FRIBOURG, *journal radical dirigé par A. Majeux*, Fribourg. Des articles d'Eggis y paraissent entre 1860, n° 92 et 1862, n° 156

[26] ibid. 1861, n° 150 à 1862, n° 136

[27] ibid. 1861, n° 128 à 149, en 4 épisodes

[28] ibid. 1862, n° 108

[29] aujourd'hui, cette maison porte le numéro 12.

[30] à cette époque, il est employé à la Banque cantonale.

[31] époque du Collège, avant 1873, il a 18 ans.

[32] Schweizerische Bauzeitung, avril 1887, brevet déposé en 1886 par A.P. Eggis pour une *Typenschreibmachine*.

[33] ces manuscrits sont déposés aujourd'hui à la BCUF.

[34] La Liberté, 11.06.1905, Source alcaline su Schoenberg

[35] ibid. 24.12.1905

[36] ibid. 05.10.1908

[37] ibid. 12.02.1882.

[38] ibid. 08.05.1903.

[39] NEF, 1900.

[40] La Liberté, 13.07.1908.

[41] Cette date est contestée ; d'après certains documents le Cercle de l'Union semble avoir été créé en 1887. Il peut y avoir confusion entre le Cercle de l'Union et le Cercle catholique".

[42] il y fut reçu le 19 octobre 1876, La Liberté 22.10.1876.

[43] il y fut nommé lors d'une réunion qui eut lieu à Lausanne en 1906.

[44] La Liberté, 09.08.1907.

bibliothèque

Nous avons reçu:

Association valaisanne d'études généalogiques (AVEG)

BULLETIN N° 19, édition spéciale 1989-2009, 128 pages

A l'occasion de son 20e anniversaire, l'Association publie un numéro spécial de son bulletin, dédié aux familles valaisannes, illustrées par la généalogie ascendante de leurs membres les plus célèbres. Représentatives du canton, ces personnalités sont issues de familles modestes ou nobles, du Haut comme du Bas-Valais et s'étant illustrées dans des domaines aussi divers que le sport, la politique, la science, la religion, les affaires ou les arts.

Ces recherches ont apporté leur lot de surprises. Ainsi, certains Couchepin descendent de Jean Joseph Durier (1745-1791) dit « Le Borgne », d'Illiez, vivant à Monthey, condamné à la pendaison en 1791 à la suite de la conspiration des Crochets. Mais la morale l'histoire est sauve, puisque Pascal, le conseiller fédéral, est issu d'une autre branche sur laquelle nous trouvons Marie-Pétronille Repond (v.1721-1799), originaire d'Autigny.

Société suisse d'héraldique (SSH)

ARCHIVES HERALDIQUES SUISSES, 2010 – II, 100 pages

Nous avons relevé le très bel article de Jean-Bernard de Vaivre qui durant une quarantaine d'années a recherché les noms des grands-maîtres et des commandeurs de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dont les armoiries sont sculptées sur de nombreux édifices de l'île de Rhodes, comme sur ceux de leurs autres possessions dans le Dodécanèse.

Une présentation de la collection très complète des blasons des familles de Mendrisio est due à Carlo Maspoli, tandis que Gaëtan Cassina évoque les démarches qui ont conduit aux armoiries de la nouvelle commune de Clos du Doubs.

PZ

ASSEMBLEE GENERALE ORDINAIRE

du 24 mars 2010

Procès-verbal.

L'assemblée se tient dans l'une des salles du tribunal d'arrondissement de la Sarine, dès 18 heures.

La liste des membres présents est mise en circulation. Il est dénombré trente-quatre membres auxquels s'ajoutent six arrivées tardives.

La séance est présidée par M. Zwick, président.

Madame Torche est excusée. D'autres personnes excusées sont citées par le président.

Ordre du jour.

1. Le procès-verbal de l'assemblée du 14 octobre 2009 est approuvé.
2. Le président fait son rapport de gestion pour l'année statutaire.
3. Effectifs.

   Décès de Madame Roselyne de Chollet. Démission d'un ancien pour raison d'âge. Cinq admissions: Alexandre Muller, Jean Tache, Nicole Python, Heinrich Bortis, Bernard Dumas.

   Seize personnes ont été radiées pour défaut de cotisation.
4. Les comptes tenus par M. Bruno de Boccard sont présentés par le président. L'exercice 2009 se solde par un excédent de dépenses de fr. 176.98.

   Monsieur Clément lit le rapport des vérificateurs du 23 février 2010. Les vérificateurs des comptes proposent d'approuver les comptes et de donner décharge au caissier et aux vérificateurs.

Il n'y a pas de question. Les comptes sont approuvés et décharge est donnée aux organes par l'assemblée, sans opposition, mais avec quatre abstentions (personnes invitées).

5. Election du comité.

   Le président présente Madame Cottier et Madame Dévaud. Sont réélus par l'assemblée: Mesdames de Boccard et Torche, Messieurs Zwick et Morisod; sont élus Mesdames Cottier et Dévaud. Madame Cottier prendra la charge de trésorière.

6. Messieurs Clément et Sulger acceptent d'être réélus vérificateurs des comptes et le sont par l'assemblée.

7. Madame Fischer salue l'assemblée de la part de la société sœur de Neuchâtel. Il n'y a pas d'autre divers.

L'assemblée est levée à 18.40 heures. Elle est suivie de la conférence de Monsieur Dafflon: *La généalogie aux Archives de l'Etat; tours et détours des sources à disposition.*

Le président	Le secrétaire ad hoc
sig. Pierre Zwick	sig. Jean-Claude Morisod

Impression : Ateliers de la Gérine et des Préalpes, 1752 Villars-sur-Glâne